



Ils vont tous bien

Stanno tutti bene

de Giuseppe Tornatore

fiche technique

Italie 1990 2h

Réalisateur :

Giuseppe Tornatore

Scénario original :

Giuseppe Tornatore

Musique :

Ennio Morricone

Interprètes :

**Marcello
Mastroianni**

Michèle Morgan

Marino Cenna

Roberto Nobile



Ils vont tous bien

Résumé

C'est l'histoire d'un voyage à travers une Italie que l'on voit rarement à la télévision, sur laquelle on ne lit pas grand chose, l'Italie invisible, l'Italie des anonymes, de ceux qui ne font parler d'eux ni en bien ni en mal.

C'est l'histoire du voyage de Matteo Scuro, employé de mairie en retraite du district rural de Castelvetrano en Sicile, et passionné d'Opéra. D'un optimisme à toute épreuve, il décide soudain de partir, de "tailler la route", pour faire une visite surprise à ses cinq enfants qui vivent chacun dans une ville différente de l'Italie. "Je ne fais rien, je m'ennuie. Depuis que je suis petit, je rêve d'être un touriste et j'ai décidé de commencer aujourd'hui", dit-il à son vieil ami, le chef de gare, qui l'accompagne à son train. Son idée est de rassembler autour d'une table ses cinq enfants. Et c'est avec un regard neuf et naïf qu'il traversera un pays bruyant et fou, dans un voyage plein d'incidents inattendus et troublants...

Alvaro, son fils, est introuvable : un répondeur répond sempiternellement qu'il faut "laisser un message...". Matteo ira d'un défilé de mode au siège d'un parti politique, d'une ville dortoir aux gares mélancoliques de provinces abandonnées, découvrant la vraie vie de ceux qui lui étaient proches et qu'il croyait connaître. Quand, à la fin, il revient au village, le chef de gare l'interroge : "Alors tu t'es bien amusé ? C'était bien de jouer les touristes ?" "C'était très bien", répond Matteo en souriant. "Et comment vont-ils tous ?"; "Ils vont tous très bien" et, cachant son émotion le vieil homme ramasse sa valise et s'éloigne...

L E F R A N C E

LES AMIS DU BON CINÉMA



Critique

STANNO TUTTI BENE de Giuseppe Tornatore. Le troisième film de Giuseppe Tornatore était attendu. Tant par les éblouis de *Cinema Paradiso* que par les indifférents. *Stanno tutti bene* avait tout pour faire peur : un comédien bien rôdé, Mastroianni vieilli à l'occasion, grimé en grand-père envahissant; un trajet très dessiné dans l'Italie contemporaine, menant le vieillard sicilien vers ses cinq enfants, installés suivant la ligne classique des mouvements migratoires de la Péninsule, Naples, Rome, Florence, Milan, Turin; enfin une thèse: tous les enfants, idéalisés dans l'esprit de leur père, ont échoué. Le député se révèle être un petit politicien local, le grand mannequin pose pour des marques de soutiens-gorge ringardes. *Stanno tutti bene* fait effectivement peur. Mais Tornatore a déplacé son objet. On attendait un *road movie* social et nostalgique, et l'on tombe sur une habile manipulation des sentiments. Tornatore exerce sur son spectateur un constant chantage à l'émotion. Ses acteurs, transformés en simples vecteurs sentimentaux, donc caricaturaux (Mastroianni est tout autant au bord des larmes que Salvatore "Toto" Cascio, le petit garçon cabotin de *Cinema paradiso*), ne s'adressent plus à des spectateurs mais aux chiens de Pavlov, commandant mécaniquement les émotions du grand écran. Le ressort narratif, tout comme la scène centrale du film, sont les illustrations de ce chantage. Mastroianni, pour faire tourner le récit, n'a qu'une phrase à la bouche lorsqu'il parle à des interlocuteurs: "Demandez-moi: pourquoi je fais ci ou ça, Demandez-moi où je vais". Le cinéma de Tornatore fonctionne sur le même registre: il relance périodiquement son spectateur en

le conditionnant par des pièges à émotion. Si bien qu'à force de fabriquer des sentiments, il finit par recréer une Italie totalement imaginaire, expressionniste (au mauvais sens du terme), peuplée de personnages commodes, de porteurs de larmes et de bon sens, les ratés forcément émouvants, les vieillards nostalgiques et fardés, les enfants trop mignons. La complexité du réel tissée par le monde des adultes a été chassée sans questionnement. Mais elle prend parfois sa revanche: lorsque Mastroianni et Michèle Morgan, déguisés en retraités moyens, dansent au milieu de *vrais retraités* puis regardent partir un car empli de *véritables vieillards* qui leur font des signes dérisoires, s'accroche aux regards des deux comédiens trop pleins d'expression l'obscénité du faux et du mauvais goût.

Les cahiers du cinéma n° 433

Le voyage du héros de *Ils vont tous bien* se limite à une vérification désenchantée: rien ne va, en vérité, pour le mieux et tout aurait plutôt tendance à mal tourner, les rêves qu'on a faits, les enfants qu'on a eus et le pays qu'on a aimé. La même litanie se répétant à chaque nouvelle étape de ce tour d'Italie, le film se met à radoter comme un vieillard cacochyme et acariâtre. Tornatore n'arrive jamais à regarder vraiment en face le monde actuel et ses trouvailles visuelles (parfois belles, particulièrement sur le jeu d'aller-retour entre présent et passé, et en tous cas plus nombreuses que dans bien des films) sont autant de chemins poétiques sur lesquels il s'enfuit. A force de tenter de s'échapper ainsi vers l'ailleurs, le film finit par dérapier dans un climat presque fantastique totalement inattendu chez

Tornatore : quand, retombée en enfance, la progéniture de Mastroianni s'avance vers lui dans la nuit, on frôle le film d'horreur et, derrière ses lunettes à triple épaisseur, l'acteur italien ressemble plus que jamais à un frère jumeau d'ET. Cette ouverture vers une autre dimension (ni réaliste, ni poétique: étrange) est tout à fait réjouissante dans ce parcours sans surprise qu'aurait pu être *Ils vont tous bien*. On aurait tort de rejeter les idées noires de Tornatore : elles sont cinématographiquement meilleures que sa manière, si déprimante, de voir la vie en rose *paradiso*.

Les cahiers du cinéma n°436

Sous l'exubérance et la verve, la morale est donc sombre. Et l'on comprend que beaucoup d'Italiens renaissent devant cette Italie tristounette vue par un Sicilien— de quoi se mêle-t-il celui-là ?—, un Sicilien, qui plus est, couvert de prix et d'honneurs pour son précédent-film: *CinémaParadiso*.

Il est vrai que Tornatore montre une société en plein désarroi. Le périple entrepris par Matteo le mène aux quatre coins d'un pays encore plein d'humour, certes, mais complètement désorienté. Et il est vrai que cette vision pourrait être noirâtre, sinistre—voire réac—si l'œil de Giuseppe Tornatore n'était pas aussi chaleureux que celui de Marcello Mastroianni (génial), derrière ses verres grossissants. Visiblement, Tornatore aime chacun de ses personnages, jusqu'au moindre figurant: celui, par exemple, qui dessine une Joconde sur les trottoirs d'une grande ville. Elle n'est rien, cette silhouette que l'on entrevoit à peine, mais là, à cet instant, c'est toute la comédie à l'italienne de jadis qui semble renaître de ses cendres.

C'est que Tornatore, est à la frontière exacte de deux grands cinéastes de jadis: Pietro Germi et Vittorio De Sica. Germi qui dans *Séduite et abandonnée* et *Ces messieurs dames* dénonçait les mœurs de son pays et De Sica qui les excusait dans un sourire.

C'est d'ailleurs *Miracle à Milan* qu'évoque la séquence où des personnes du troisième âge défilent à Rimini sous la pluie. Sauf qu'à Rimini, il n'y a pas de miracle: nul ne s'envole. Toute cette séquence à Rimini pourrait facilement verser dans l'ignoble: un zeste de mépris y suffirait. Mais, pas un instant, Tornatore ne le frôle.

Ils sont donc très gentils, ces petits vieux un peu lourdauds qui se déchainent sur une polka endiablée! Aussi gentils que les enfants de Matteo qui s'efforcent de lui cacher un malheur afin de mieux le protéger. Aussi gentils que Matteo qui croit tout savoir sans n'avoir jamais rien compris.

Parmi les retraités de Rimini, il y a une dame comme une autre—sauf qu'elle est incarnée par Michèle Morgan. Elle a un rôle très court dans l'histoire et n'a même pas de nom: c'est la dame du train.

La dame du train est lucide, ce qui, chez Tornatore, est la forme la plus polie du désespoir. Elle sait, la dame du train, qu'il n'y a rien à espérer des hommes, des enfants qui deviendront des hommes, et des vieillards qui redeviennent des enfants.

Bien sûr, elle déconseille fermement à Matteo de continuer sa quête, inutile et absurde. Et comme il insiste, joyeux, inconscient elle lui lance: « *Vous avez une âme noble, je ne vous oublierai jamais.* »

Bien sûr, les héros de Tornatore ne veulent pas voir la vérité en face. Bien sûr, ils la refusent, dès lors qu'ils l'apprennent, et recommen-

cent aussitôt, par gentillesse, par lâcheté, à user de faux-semblants.

Mais la dame du train a tout de même raison: ce sont tous des âmes nobles. Et on ne les oubliera pas de sitôt

Pierre Murat

Telerama n°2123 19 septembre 1990

Le réalisateur :

Giuseppe Tornatore est né en 1956 à Bagheria, près de Palerme, en Sicile. Dès son plus jeune âge, il est passionné de photo et gagne de nombreux prix en compétition nationale. Il débute à l'âge de 16 ans dans la mise en scène de cinéma avec la réalisation d'un court métrage. Il réalise son premier film de fiction en 1986 avec "Il Camorrista", librement adapté d'un roman de Giuseppe Marrazzo, avec Ben Gazzara et Laura Del Sol. Son second film, "Cinema Paradiso", fut tourné en Sicile. Ce film obtint le "Prix Spécial du Jury" au Festival de Cannes 1989, le Golden Globe (Prix de la Presse Etrangère à Hollywood) pour le Meilleur Film Etranger (1989), le Prix Spécial Felix (Oscar Européen, 1989) et l'Oscar du Meilleur Film Etranger en 1990. Giuseppe Tornatore définit son troisième film comme étant un "road movie" doux-amer.